

Il s'agit ici de ce que l'on pourrait appeler un *Pdf d'introduction*, plus particulièrement destiné aux nouveaux lecteurs, venus d'autres horizons que le *royalisme traditionnel*, et qui ne connaissent pas, ou mal Bainville, Daudet, Maurras. Ou, pire, qui ont été *prévenus* contre eux par une propagande mensongère.

Pour introduire, donc, en quelque sorte, à la connaissance de Bainville, Daudet, Maurras, nous avons réuni les quatre Ephémérides consacrées à leur naissance et à leur décès, afin de rendre plus aisée leur consultation mais aussi afin d'offrir, sous une forme ramassée, ce qui pourra être comme une *première approche* pour beaucoup de la personnalité de ces trois personnalités incontournables de *l'alter révolution*.

A prolonger, bien évidemment.... Sur *lafautearousseau* et ailleurs !.....

I

9 Février 1879 / 9 Février 1936 : Naissance et mort de Jacques Bainville.

"...il faisait, à la fois, de l'histoire un théorème par la logique de la pensée et une oeuvre d'art par la pureté de son style"

(duc de Levi Mirepoix, discours de réception à l'Académie, éloge de Maurras).

Le 9 Juin 1936, la librairie *Plon* achevait d'imprimer *Le souvenir de Jacques Bainville*, uniquement composé de cinquante trois textes d'hommage, composant un *Adieu à Jacques Bainville* dont nous extrayons les quatre témoignages suivants, de Daniel Halévy, Paul Valéry, Thierry Maulnier (extraits) et François Mauriac.

En guise de préambule, un court texte de Léon Daudet rappelle le fondement sur lequel reposait *la fidélité amicale de Bainville* : "***eadem velle, eadem nolle, ea est vera amicitia. Vouloir les mêmes choses, ne pas vouloir les mêmes choses, voilà la véritable amitié.***"





Regret, par Daniel Halévy.

Chaque regret a sa qualité propre, quelle est cette qualité de regret que me laisse Jacques Bainville ?

N'est-ce que la rupture d'une habitude de l'esprit et de la vie, l'interruption d'une lecture et l'extinction d'une voix ? Cette voix, si pareille à ce style, comme lui dénuée d'éclat matériel, douée d'une précise puissance intérieure.

C'est cela, c'est autre chose encore. Autant, plus même que ce que j'ai connu, c'est la tristesse de ce que je n'ai pas connu, de ce qui me restait à connaître. Ou à comprendre. C'est le sentiment qu'un secret restait lié à cette pensée apparemment si claire, et que d'aucuns trouvaient sèche. Un secret qui lentement se laissait deviner, qui commençait d'être visible. (je pense, en écrivant ceci, à la récente page de Brasillach, une des plus émouvantes plaintes juvéniles qui soient dans notre littérature).

Chaque personnalité humaine a son âge de maturité, je dirai presque de jeunesse. Tel est jeune à vingt ans. Tel autre à soixante ans. Tel, pour le printemps. Tel autre, pour l'arrière-saison. Or je pense que Jacques Bainville, si étonnamment précoce, si constamment capable, était destiné à donner tout son éclat dans l'âge qui lui est refusé;

Cela se devinait à maints signes, au foisonnement de plus en plus fécond, harmonieux, de sa vaste expérience. Ce qu'il commençait d'être, qu'eût-ce été ?

De tout temps, nous décelâmes en lui une tristesse, un sentiment de la précarité des choses. Par exemple (il suffira d'un seul), dans ce *Napoléon* où un art merveilleux ne cesse d'indiquer, à travers les triomphes, le tremblement de l'avenir.

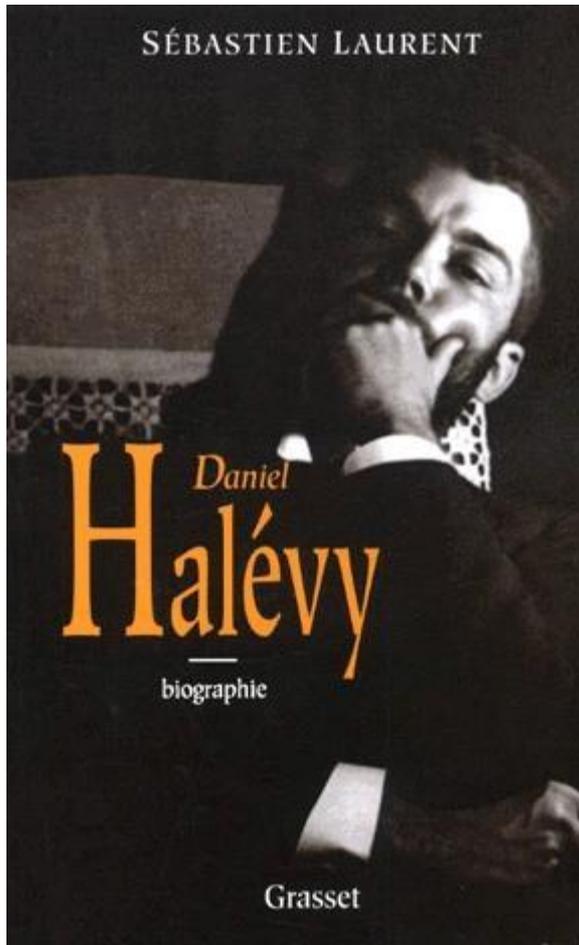
Sentiment aigu qui laissait Jacques Bainville sans repos. Et ce que de plus en plus nous voyions apparaître, c'était, lié à ce sentiment même, une pitié pour les peuples, pour leur destin difficile, pour la foule des humains qui composent les peuples. Un de ses amis nous rapporte qu'en ses derniers jours, écoutant lire les nouvelles, il murmura : "Pauvres gens !" *Pauvres gens*, ces mots-là se lisent dans la marge de chacun de ses livres.

"*La triste et sauvage histoire des hommes*", écrivait le vieux Michelet. Mais Michelet ne savait ajouter à son expérience que le désordre de ses espérances obstinées. Bainville ajoutait à la sienne, parlant à son pays, aux hommes de sa tradition et de son sang, à ces français auxquels son oeuvre est dédiée, le conseil de recourir, pour leur salut, à cette même règle qui pendant tant de siècles leur avait été bienfaisante. Et, s'ils n'y recouraient, de n'en jamais oublier les leçons.

De plus en plus instruit, indulgent, attentif, quelle virile sagesse, quel utile doyen perd en lui un temps qui s'annonce de plus en plus ignorant, pressé, futile et dur ! De plus en plus égaré.

Pas assez de temps, écrit douloureusement notre jeune confrère Brasillach, nous n'avons pas eu assez de temps pour connaître Jacques Bainville. Pas assez de temps, cela vaut pour toutes circonstances; Bainville n'a pas eu assez de temps pour mûrir toute sa sagesse, tous ses fruits.

Le passé rompu, ce n'est qu'une blessure. Et les souvenirs et les livres restent. L'avenir perdu c'est pire : une perte d'autant plus grave que nous ne la sentirons même pas.



Dernière rencontre avec Jacques Bainville,

par Paul Valéry, de l'Académie française.

Le jeudi 6 février, avant-veille de sa mort, j'ai trouvé Jacques Bainville à la Bibliothèque de l'Institut. Il demandait quelques livres qu'il désirait emprunter; ce qui me parut admirable et me sera le coeur.

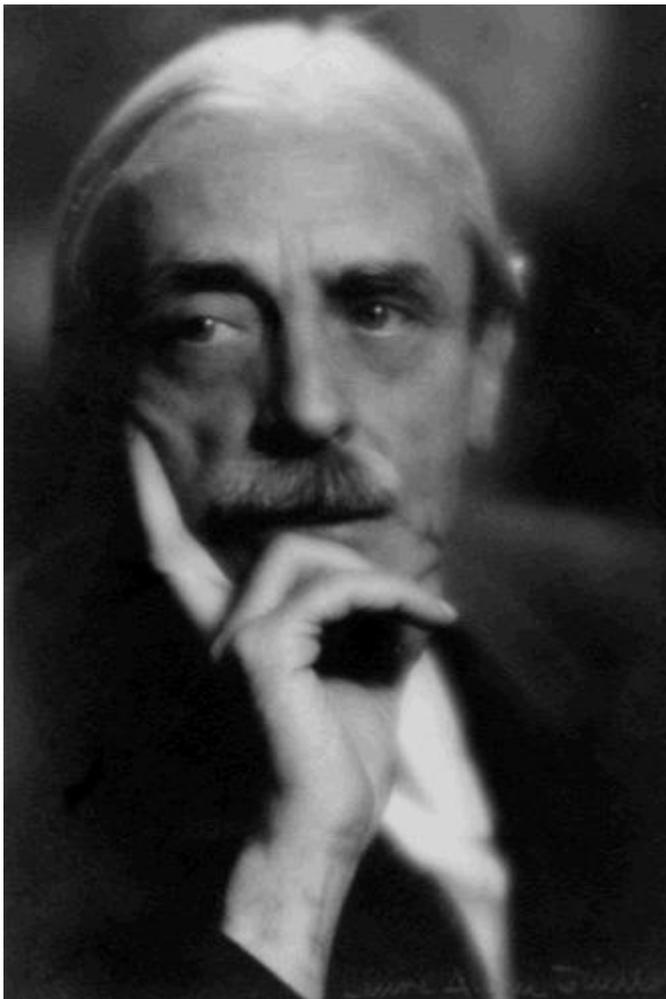
Nous sommes allés ensemble en séance. Il s'assit au bureau, à cette place du chancelier que l'Académie voulut qu'on laissât vide, le jeudi suivant. Il montrait, face à la lumière, l'extrême de la pâleur et de la maigreur. Il ne restait de lui que ce qu'il fallait pour affirmer l'étrange autorité de la conscience de soi-même. La présence extraordinaire de ce mort lucide au regard noir et profond semblait manifester à notre petite assemblée toute la vertu du courage dû à l'esprit.

Je l'ai vu encore une fois, vers le soir de ce même jour, chez lui, à sa table de travail. Nous avons causé comme si l'idée d'un abîme tout proche n'existât pas.

Son médecin étant entré, la conversation s'égara bientôt vers la thérapeutique et ses diverses théories. Le sujet était dangereux; ma visite, d'ailleurs, devenait importune. En le quittant, je me flattai de le revoir. Il paraissait toucher à sa fin; mais je crois naïvement à je ne sais quelles ressources de l'intelligence, et la sienne, fort loin d'être troublée ou exténuée, mais, au contraire, aussi nette et aussi prompte que jamais, me semblait pouvoir tenir la mort en respect pendant quelques jours, peut-être.....

Plus j'ai connu Bainville, que j'ai connu assez tard, plus je me suis senti gagné. Cette parfaite et sobre courtoisie, la liberté remarquable de sa pensée, l'élégance qu'il avait de dissimuler l'énormité du travail qu'il accomplissait chaque jour, une absence charmante d'illusions et le goût de la vraie valeur dans les oeuvres et dans les hommes, me le rendaient toujours plus désirable à voir et à entretenir. J'en suis bientôt venu avec lui de l'estime à la sympathie et de celle-ci à l'amitié.

On sait assez que je n'ai point qualité pour parler de l'historien qu'il fut. D'autres définiront l'excellence de son art et l'abstraite beauté de son travail. Je n'exprimerai que ma peine et je m'inclinerai avec le plus grand respect devant celle qui a tant lutté devant l'horrible mal et défendu jusqu'à la dernière heure, au-delà de l'espoir, une vie très précieuse et toute noble.



Ce que nous devons à Bainville, par Thierry Maulnier.

.....On a fait grief à ce sceptique de croire trop à l'histoire. Mais l'idée même que Bainville se formait de l'histoire lui interdisait de chercher dans le passé la clé des problèmes présents. Seul le déterministe peut croire au retour éternel des situations et de leurs remèdes. L'histoire, telle que la concevait Bainville, était moins l'histoire des faits que l'histoire des hommes; elle accordait à l'impondérable et à l'imprévisible, à la liberté et aux hasards humains, trop de place pour se recommencer sans cesse. La philosophie historique de Bainville ne nous enseigne pas que nous sommes sans pouvoirs sur les faits et sur nous-mêmes, elle nous enseigne seulement qu'il y a, dans la destinée des peuples et dans celles des hommes, des *instants de choix* dont il faut profiter. Nos heures de liberté sont comptées. Lorsque l'une d'elles est passée, et que nous nous sommes trompés, il n'est plus en notre pouvoir d'échapper à la chaîne des conséquences qu'a déterminées notre acte lui-même. Nous ne pouvons rien sur les forces invincibles qui déduisent les effets des causes. Mais nous pouvons agir sur les causes. Nous ne pouvons pas faire que de bons résultats naissent d'un mauvais régime. Mais nous pouvons construire un régime meilleur. Nulle part, il n'y a un appel plus pressant à la responsabilité humaine que dans ce déterminisme-là.

En réalité, Jacques Bainville n'était pas un sceptique, puisqu'il cherchait dans l'observation de la réalité le moyen d'y déterminer des constantes, -ce qui, dans toutes les sciences, s'appelle découvrir des lois. Il n'était pas davantage un déterministe, puisqu'il laissait à l'homme le pouvoir de choisir entre les causes du bien et les causes du mal, entre les causes de l'ordre et celles du désordre, entre ce qui enrichit et multiplie la vie et ce qui a conduit à dégénérer et à se flétrir. L'univers où il nous est donné d'agir n'est pas un univers docile. Nous devons compter avec ces résistances que sont la nature des choses et notre propre nature; l'une et l'autre susceptibles, sans doute, d'être par un patient effort lentement domptées, lentement améliorées, mais l'une et l'autre prêtes aussi à de formidables revanches, au premier relâchement de nos volontés. Jacques Bainville nous montre que nous vivons dans un monde que nous pouvons changer, mais que nous ne pouvons changer qu'à condition de le connaître, et que nulle méthode d'action, nulle politique n'est valable qu'à condition de se fonder en même temps sur ce qui dans le monde est invariable et sur ce qui est susceptible de changement. Agir, c'est se soumettre aux faits et pourtant ne pas s'y soumettre. Telles sont les vérités qui ont rayonné de toute l'oeuvre de Bainville, en un temps où, sous nos yeux, la politique française versait dans les excès contraires de l'opportunisme et de l'abstraction.....



La vertu de Jacques Bainville

par François Mauriac, de l'Académie Française.

Souvent nous traitons de sceptiques des hommes scrupuleux qui, lorsqu'ils écrivent, redoutent d'aller au-delà de leur pensée. Jacques Bainville possédait éminemment cette vertu de ne rien avancer dont il ne fût sûr....

....Aucun écrivain n'a eu dans sa génération un rôle aussi défini que le sien. Nous avons tendance à croire qu'un Bainville nie ce dont il ne parle pas; nous interprétons comme un signe d'incrédulité le silence qu'il garde sur tout ce qui n'est pas l'objet de son étude. Mais bien avant qu'il n'eût commencé de vivre dans la familiarité de la mort, je me souviens d'une conversation où il réservait l'hypothèse d'un monde invisible.

Seulement, c'était sur le visible qu'il raisonnait. Cette belle âme, cette triste et chère Cassandre n'attendait rien des dieux pour voir clair et ne se fiait qu'à la connaissance de l'histoire. D'une science conjecturale, Bainville avait fait une science exacte. Maintenant qu'il est mort, l'écheveau de nouveau va s'embrouiller.

Il pouvait, dans le secret du cabinet, se gorger de poésie; et à la fin de sa vie, au long de cette interminable confrontation avec la mort, nous savons qu'il n'a pas détourné son cœur de l'espérance chrétienne; mais, en public et dans l'exercice de sa profession, rien ne devait s'interposer entre son intelligence et le réel. Les vérités qu'il avait le pouvoir d'atteindre appartenaient au temps.

Était-il triste, comme on l'a écrit, de n'être pas cru de ceux qu'il voulait éclairer ? En cela très différent de la Cassandre troyenne, je doute qu'aucun écrivain politique ait joui d'un crédit égal à celui de Bainville. Il est difficile de mesurer l'action de cette vigie debout pendant tant d'années à la proue de la France; les avis qu'elle jetait paraissaient se perdre dans le vent. Mais si, dans l'affreuse confusion qui règne depuis tant d'années, notre politique étrangère montre encore quelque continuité, ne le devons-nous pas à ce très petit nombre d'esprits dont Jacques Bainville était le plus lucide ? Et je sais bien que nous nous trouvons engagés ces jours-ci dans une voie dont il dénonçait les affreux périls; mais qui oserait jurer que nous ne sommes pas redevables aux oracles de cette raison toujours en éveil, des coups de frein qui furent donnés, des retardements heureux, et des quelques précautions auxquelles vont peut-être avoir recours les signataires du pacte détestable ?

Il est douteux que Bainville ait été insensible à ce pouvoir qu'il avait sur les esprits et indirectement sur le destin de la France. Mais il connaissait les hommes, et cette tristesse sur son beau visage était le reflet de ce qu'il observait.

Pourtant il a été très aimé. Quelques uns l'ont cru habile parce qu'il appartenait à la fois à l'Action française et à l'Académie française. Or il n'a rien fait pour obtenir nos suffrages qu'être lui-même. Ce n'est pas assez de dire qu'il ne s'abaissa jamais à des concessions : aucun mot n'est tombé de ses lèvres qui ait pu faire croire que, sur tel ou tel point essentiel, il s'écartait de ses amis. Seulement cet homme si froid trouvait, quand il le fallait, le geste, la parole, qui atteignait le cœur. Le jour de son élection, ce jour qui m'apporta par ailleurs un grand sujet de tristesse, comme nous étions allés le féliciter, il dit tout simplement à ma femme et à moi : "J'ai de la peine pour Claudel." Rien de plus; mais la chaleur de sa voix, mais l'étreinte de sa main amie, nous ne l'oublierons jamais.



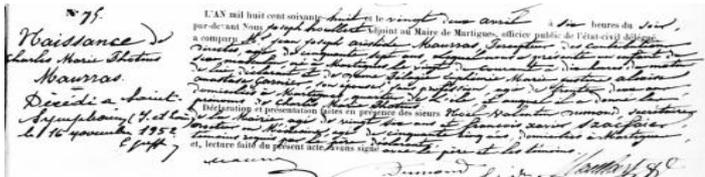
II

20 avril 1868 : Naissance de Charles Maurras.

De lui, Jean Paulhan, esprit libre s'il en fut, disait, en 1921 : « **Maurras ne nous laisse pas le droit en politique d'être médiocres ou simplement moyens** ». Et, en 1932, qu'un jeune homme désireux de s'engager politiquement n'avait de véritable choix qu'entre Karl Marx et Charles Maurras, rejoignant en cela le Camus qui devait déclarer un jour, plus tard, qu'entre Marx et Maurras, il n'y avait rien.

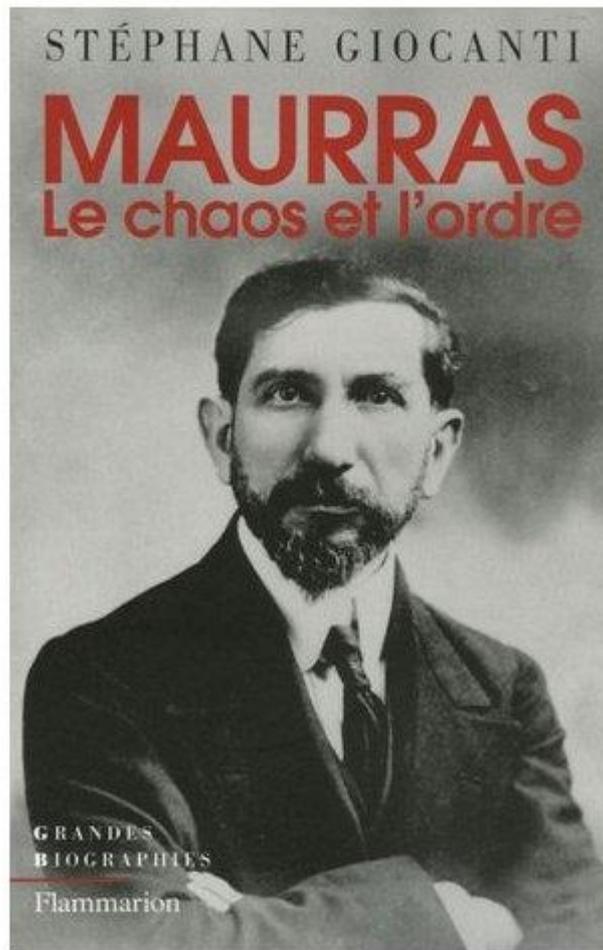
Enfin, en 1945, alors que l'on venait de condamner Maurras pour "**intelligences avec l'ennemi**", il lui écrivit, lui le résistant de la première heure : « **Je n'aurais jamais cru que vous nous fussiez si nécessaire** »....





Acte de naissance de Charles, Marie, Photius Maurras....

Comment évoquer celui qui, pour reprendre l'heureuse formule de Stéphane Giocanti, est à lui tout seul « **un continent** » ? Pierre Boutang (*Maurras, la destinée et l'œuvre*), Jacques Paugham (*L'âge d'or du maurrassisme*), Stéphane Giocanti lui-même (*Maurras, le chaos et l'ordre*), d'autres encore, ont eu besoin de gros bouquins, de plusieurs centaines de pages chacun, pour en parler, et l'on essaierait, dans de simples éphémérides, de faire le tour de la question ? Ce serait prétentieux. Pourtant, on peut, et on doit, parler de Charles Maurras car -nous évoquons Paugham- il y a une jeunesse de Maurras – intellectuellement s'entend – un âge d'or, un printemps de Maurras qui ne passent pas, et qui nous le rendent étonnamment proche, et curieusement fort contemporain de ce qui est pour nous quelque chose d'immédiat et de malheureusement bien réel : l'Âge de fer dans lequel nous vivons. Là est la source de la présence de Maurras parmi nous, de son actualité, de la permanence de ses intuitions, de sa jeunesse. Pour parler comme on le fait aujourd'hui, oui , Maurras a quelque chose à nous dire, et ce quelque chose est majeur, fondamental et, toujours pour parler comme aujourd'hui, *incontournable*.



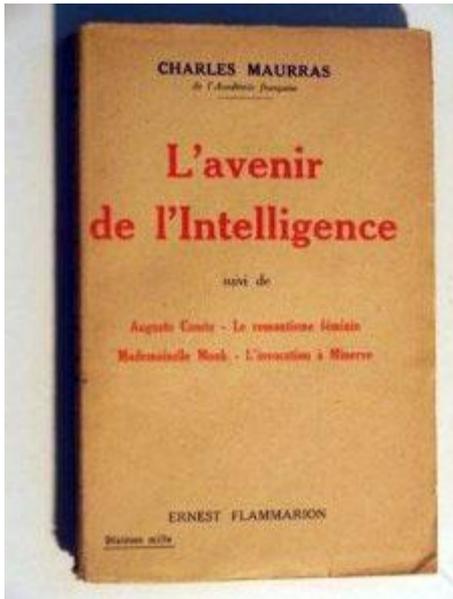
De quoi s'agit-il ? De ceci, qui est *énorme* et qui *fonde* à soi seul, l'*actualité* de Maurras : il est le premier, et jusqu'à présent le seul, à avoir analysé dans son ensemble le processus qui, à partir du XVIIIème siècle et des Lumières, nous a amenés là où nous en sommes aujourd'hui ; il est le premier, et jusqu'à présent le seul, à avoir décortiqué pour ainsi dire, minutieusement et presque cliniquement, ce processus qui a abouti à la prise du pouvoir généralisé par les forces de l'Argent qui, depuis la grande Révolution de 89, et à partir d'elle, et grâce à elle, sont parties à la conquête du monde entier dans tous ses rouages, plus aucun pouvoir basé sur la Culture, la Religion, l'Histoire, les Sentiments ne s'opposant à elles. La prétention insensée des écrivains, penseurs et philosophes du XVIIIème siècle à sortir de leur rôle, et à s'ériger en organisateurs du monde réel, n'aura finalement eu comme conséquence finale que celle-là : asservir le monde, et eux-mêmes également, à ces forces matérielles qui nous oppriment maintenant, et nous font vivre dans un véritable Âge de fer. Cette magistrale démonstration, dont on ne peut évidemment faire l'économie si l'on prétend comprendre les faits le plus actuels, et, plus encore, si l'on veut *en sortir*, Maurras l'a faite en 1901, dans un *immense petit* livre, *L'Avenir de l'Intelligence*.

A facsimile of the signature of Charles Maurras, written in a bold, cursive, black ink. The signature is highly stylized and difficult to read, but clearly identifies the author.

Fac-simile de la signature de Charles Maurras
dans l'*Almanach d'A.F.* en 1928

Cent ans qu'il a été écrit, et il nous parle d'aujourd'hui, de notre réalité quotidienne, nous expliquant d'où viennent nos maux et quelle en est la source. Maurras y est moderne parce qu'intemporel, un peu comme dans le XXIVème chapitre de *Kiel et Tanger*, dont Pompidou recommandait la lecture à ses étudiants, affirmant que, président de la République française, ce livre de Maurras ne quittait pas sa table de chevet.

Nous raconterons donc, rapidement, cet *immense petit* ouvrage, sans prétention autre que d'aiguiller le lecteur et l'inciter non seulement à ne pas se détourner, à ne pas désespérer de Maurras, mais, bien au contraire, à se tourner vers ce qui est l'essentiel de lui, après l'inévitable élagage opéré par le temps, pour Maurras comme pour tout écrivain, tout penseur et, plus prosaïquement, tout homme. Par quelle curieuse exception Maurras échapperait-il à la loi commune régissant toute personne ? Il n'est que trop clair qu'un Maurras a disparu, pour toujours. Mais les tragédies de Voltaire n'ont-elles pas disparu ? Et qui lit encore Sully Prudhomme, premier Prix Nobel de littérature ? Oui, il y a, bien évidemment, un Maurras qui a sombré corps et bien, car c'est tout simplement la loi de la nature. Mais justement, lorsque le temps a fait son œuvre, on ne voit subsister et surnager du grand naufrage commun que l'essentiel, et ce qui ne meurt pas. Nous évoquions *Kiel et Tanger* et *L'Avenir de l'Intelligence* (cette *liste* n'est pas limitative !...). C'est vers ce Maurras-là, toujours vivant, toujours jeune, toujours fécond ; vers ce printemps qu'il continue de représenter que nous invitons à se tourner ; comme vers une boussole indispensable qui indique, imperturbablement, et quelles que soient les apparences présentes, la bonne direction....



Voici donc *L'avenir de l'intelligence* brièvement raconté à tous

Au XVIIIème siècle, il s'est passé en Europe quelque chose qui tient du miracle. Les gens qui ont eu la chance de vivre à cette époque ont profité – bien involontairement- d'une chance extrême. L'Europe en général, l'Europe de l'Ouest surtout, et dans l'Europe de l'Ouest, la France encore plus particulièrement, était dans un état de développement et dans une dynamique de progrès telle que toutes les couches de la population se trouvaient, objectivement, dans une situation enviable ; et dans ce que l'on appellerait aujourd'hui le « peloton de tête ».

Certes, le progrès matériel était ce qu'il était, et l'on ne disposait bien sûr pas de tout ce qui adoucit aujourd'hui (mais avec les revers de la médaille....) notre quotidien. A bien des égards et sous bien des aspects, la vie que l'on menait alors était encore rude, surtout si on la compare avec nos standards d'aujourd'hui. Cependant, les choses étant ce qu'elles sont, et ramenées au contexte de l'époque, nos ancêtres ont eu de la chance de vivre à ce moment-là. Et *tous* nos ancêtres, y compris ceux qui faisaient partie de ce que l'on appelle familièrement « le peuple », ou « le petit peuple », « les petites gens ». Même pour les petites gens, en effet, la vie était infiniment plus douce - ou moins rude, comme l'on voudra - en France que partout ailleurs en Europe. Et en Europe plus que partout ailleurs dans le monde.

L'optimisme était permis : il était d'ailleurs largement pratiqué, si l'on peut dire, et par toutes les couches de la population.....

Et l'on connaît la phrase fameuse de Talleyrand : « Qui n'a pas connu l'Ancien Régime ne sait pas ce que c'est que la douceur de vivre... »

Objectivement, donc, et sans idéaliser cette époque-là – qui restait certes difficile, qui connaissait bien sûr maladies et épidémies, où l'on ne vivait généralement pas aussi longtemps qu'aujourd'hui... - on est bien obligé d'admettre qu'il s'est agi d'une époque faste. Pour l'Europe en général, et pour la France en particulier. Jacques Bainville n'enviait-il pas les penseurs de cette époque, ajoutant toutefois que l'on aimerait bien les voir aujourd'hui, dans l'univers de feu et de sang que les rêveries révolutionnaires ont amenées

Mais précisément, si cette époque fut une époque heureuse, il s'est passé quelque chose à ce moment-là qui mérite d'être bien pris en compte, et correctement analysé. Il s'est passé que les penseurs, les philosophes, les écrivains etc.. ont commis comme une sorte de péché d'orgueil. Ils se sont laissé saisir par le *vertige*. La douceur de leur époque a dû les persuader qu'il en serait toujours ainsi à l'avenir, que le progrès était un fait acquis, pour ainsi dire, pour toujours, et qu'il n'y avait plus qu'à *penser* le monde. Parce qu'ils vivaient bien ils ont dû croire que l'on vivrait toujours bien, surtout après que l'on ait appliqué *les remèdes* qu'ils allaient inventer pour arriver à la perfection. Et ils *ont imaginé*, et ils ont *rêvé*, et ils ont *promis*. Du genre « Le bonheur est une idée neuve en Europe... ». Ils ont cru qu'ils allaient organiser le monde *rationnellement* et, comme on le dit familièrement, que l'on allait voir ce que l'on allait voir.....

Ont-ils entendu, eux aussi, le Serpent leur murmurer « Vous serez comme des Dieux... » ? Toujours est-il qu'ils se sont pris pour des dieux, organisateurs et ré-organiseurs du monde. Des démiurges. Sans imaginer peut-être au début que ces dieux pour qui ils se prenaient allaient vite être cent fois, mille fois plus terribles et plus durs que le Dieu d'Amour dont ils n'allaient pas tarder à décréter la mort. Car à eux tout allait devoir obéir, et sur tout : c'est ainsi que parleraient la Convention, Hitler et Staline ; et sinon ce serait la mort.....

Ces orgueilleux, avec leur Foi absolue en la toute puissance, sans limite, de la Raison (leur idole, leur abstraction intellectuelle) auraient-ils pu avoir la prémonition que leur *raison triomphante* déboucherait sur le scientisme du XIXème siècle, et les totalitarismes du XXème ?

Et ils ont prétendu sortir de leur rôle légitime; ils ont prétendu s'accaparer – illégitimement bien sûr - un pouvoir *sur* la société, un pouvoir *de* diriger la société, ce qui n'est évidemment pas *directement* leur rôle. Leur rôle naturel et légitime est de penser, d'exprimer des idées, de les combattre, de les opposer entre elles pour nourrir et alimenter les débats, faire progresser la réflexion ; et c'est de cette manière que les élites intellectuelles sont faites -pour ainsi dire- pour éclairer l'opinion. Là elles sont pleinement dans leur rôle, légitime et fécond. Il n'en demeure pas moins que ce pouvoir légitime ne se double pas d'un *pouvoir politique direct* sur la société.

Or, en cette période heureuse de l'histoire de l'humanité, c'est précisément le rêve fou que les intellectuels ont fait ; la prétention qu'ils ont élevée. Ils ont voulu sortir de leur rôle traditionnel, ils ont voulu s'arroger un pouvoir nouveau, inédit, celui de dire souverainement et définitivement le vrai et le bien, et où étaient le vrai et le bien. Car qu'est-ce, au fond, que cette théorie, cette doctrine du *despotisme éclairé* ? Sinon le fait – pour eux, les philosophes - de prétendre que le Roi, le Souverain convient parfaitement, *si et seulement si* il applique et met en pratique les idées, les thèses que *eux*, auront définies. Les vérités que *eux*, auront affirmées, car *eux* connaissent le Vrai, le Beau et le Bien.....

N'est-ce pas là s'arroger, peu ou prou, un rôle totalement inédit dans l'Histoire, de direction, de gestion directe des affaires de la Cité, par *despote éclairé interposé* ? Celui-ci n'étant en somme plus que le *truchement* – comme aurait dit Molière, en s'en amusant - par lequel s'écoulait la sagesse, de ceux qui l'avaient – la caste d'en haut, les intellectuels, les élites...- vers ceux qui ne l'avaient pas – ceux d'en bas, le peuple, le *vulgaire* (1)-..... Il faut se souvenir de cette sorte de prophétie de Clémenceau « **Nous nous acheminons, non sans heurts, vers la souveraineté de l'Intelligence** ». Illusion de souveraineté et rêve de domination qui ne furent finalement qu'une fausse prophétie, qui devait être démentie par les faits et les malheurs arrivés à ceux qui les ont nourris, et aussi, hélas, aux autres !.....

N'y a-t-il pas eu là une sorte de détournement de pouvoir ? D'abus de pouvoir ? Et, pourquoi ne pas le dire crûment : un péché d'orgueil (2) ? Cette insurrection de ce que Maurras appellera plus tard *l'Intelligence* est quelque chose, vue deux siècles après, de réellement fascinant.....

Maurras, justement est le premier à avoir analysé cette prétention folle, insensée. Deux siècles environ après qu'elle ait eu lieu, il a écrit ce livre prophétique et brillant, *L'Avenir de l'Intelligence*, dans lequel il démonte avec lucidité ce mécanisme, et ce à quoi il a abouti ; c'est-à-dire, à leur grand étonnement si elles revenaient aujourd'hui, au contraire de ce à quoi les intellectuels de l'époque avaient rêvé et aspiré !.....

Cette prétention folle de *l'Intelligence* à se libérer de tout, à s'émanciper de tout, et à se proclamer soi-même source de tout, à se définir soi-même comme le tout aura tout simplement abouti en fort peu de temps – deux siècles : qu'est-ce que deux siècles, en regard de l'histoire de notre civilisation ?- à l'inverse absolu du but qu'elle s'était fixé. Non seulement les philosophes, penseurs, écrivains etc.... n'auront pas pris le pouvoir, mais encore ils auront au final été asservis par le pouvoir, et par les formes les plus basses, les plus viles, les plus barbares et les plus misérables du pouvoir : les forces de l'argent, de la matière brute. On constate qu'au XXème siècle déjà, et plus encore au XXI^e siècle, *l'Intelligence* est asservie comme Maurras le sent, le montre et l'analyse parfaitement dans son livre *intemporel*, et donc fondamental. Il est le premier à l'avoir dit, il est le seul à l'avoir analysé aussi clairement, aussi lucidement, aussi globalement. En ceci il est puissamment moderne. Il rend un service aujourd'hui indispensable. Et il est présent bien au-delà de ce que pensent certains. Il est tout simplement incontournable, comme on dit dans le jargon. Il est, lui, le penseur qui a proposé la première analyse d'ensemble, globale et cohérente, de cet immense *ratage*, sur deux siècles. Et cette lumineuse analyse reste pour l'instant la seule dont dispose par exemple un Finkielkraut –lui qui a écrit sur *la défaite de la pensée*...- qui constate l'effondrement du savoir, et que nous sommes la première génération dont les élites seront sans culture.....

(1) on observera avec intérêt à ce sujet, et sans tomber dans la polémique, l'idée que se faisait un Voltaire du peuple : édifiant !.....-

(2) Comment n'ont-ils pas vu ou pas pressenti, ces intellectuels de qualité et de haut niveau, que leur nouvelle Foi, au fond très naïve, non plus en un Dieu bon, un Dieu d'amour que l'on rejette, mais en la Raison, va produire justement un raisonnement systématique et desséchant, car il devient système en soi, pour soi, et autour de soi ; il envahit tout l'espace ; élimine tout, autour de lui, à commencer par les dures réalités, les contraintes du quotidien, dont on décrète un peu vite que l'on va s'affranchir et se libérer. On pense, un peu vite, que les Lumières vont dissiper les Ténèbres. Mais les soi disant Ténèbres ce sont ces réalités qui font la vie quotidienne ; la raison se met à les nier, à les combattre ; elle devient ainsi de plus en plus virtuelle, éloignée et coupée de ces réalités, du monde vrai dont elle se découple pour ainsi dire... L'idée, les idées, à ce stade deviennent de l'idéologie, dès qu'on s'est affranchi de tout et que l'on a décidé qu'on allait recréer ce monde, décidément trop imparfait ; nazisme et marxisme-léninisme ne sont pas loin.....

1^{er} juillet 1942 : Mort de Léon Daudet.



Kléber Haedens, préfaçant la réédition des *Souvenirs littéraires*, en 1968, écrivait :

"Léon Daudet est un homme si extraordinaire que nous ne pouvons nous faire encore aujourd'hui, plus de vingt-cinq ans après sa mort, qu'une faible idée de son œuvre et de sa vie. Il faudrait allumer un grand feu de mots, à la manière du Rabelais qu'il aimait tant, pour donner la première image de ce qu'il fut. Journaliste, romancier, tribun, polémiste, conférencier, critique, essayiste, biographe, mémorialiste, médecin, député, voyageur, philosophe, etc. Il s'est battu quatorze fois en duel, a vu son fils assassiné, a été jeté en prison, s'est évadé d'une manière à la fois joyeuse et retentissante, a connu l'exil et le retour, les plus grandes joies comme les plus grandes douleurs...."



Michel Toda a probablement dit une vérité profonde en écrivant : **"Sans la rencontre de Charles Maurras dont la pensée rigoureuse le brida et le disciplina pour son plus large profit,**

Daudet, emporté par son trop plein d'énergie, par sa surabondance de vie, n'aurait pas évité les abîmes. C'est tout à fait certain, et l'on peut croire qu'il trouvera là les éléments d'une règle de conduite qui l'endigèrent sans le contraindre ni l'appauvrir...."

Voici un extrait de *Charles Maurras et son temps* (Ernest Flammarion, 1930) dans lequel Daudet restitue *quelque chose* de l'amitié qui réunissait les trois figures de proue de *l'Action française*, Bainville, Maurras et lui-même, Daudet. Une amitié intellectuelle, certes, fondée sur l'accord des esprits, mais aussi, on va le voir, une amitié qui ne se limitait pas à *l'intellectuel*.

Cet extrait a le mérite de rendre un peu de la *réalité vivante*, de la chaleur de ce que fut l'entente de ces trois *amis*. Et, au-delà des habituels développements sur leurs qualités intellectuelles, de nous les restituer dans ce qu'ils avaient d'humain, de bien vivants, *en chair et en os* si l'on peut dire...



« En septembre 1925, nous avons décidé, nos amis Bainville, ma femme et moi, de nous rendre à l'invitation de Maurras à Martigues et de lui amener, comme il le désirait, Hervé Bainville, jeune homme de quatre années et son très jeune filleul François Daudet. Cette mémorable expédition commença mal : le train rapide faillit télescoper, près de Sens, un expresse qui le précédait, et, à partir de là, tel le bateau ivre, dériva de Sens à Saint-Germain-des-Fossés, à Montluçon, à Bourges, à Ganat, à Tarare, à Lyon et vers quelques autres villes encore ; si bien qu'au lieu d'arriver à Marseille le matin à neuf heures, comme il se doit, nous n'y parvînmes, après mille détours et péripéties, qu'à onze heures du soir. Soit quatorze heures de retard, et pas de pain, ni de victuailles dans le wagon restaurant ! Ma femme eut une inspiration très heureuse :

- Je suis sûre, nous dit-elle, que Maurras aura préparé à souper. Ne restons pas ici. Sautons, avec nos bagages, dans ces deux automobiles, et allons tout de suite à Martigues !

Sitôt dit, sitôt fait. Après quarante kilomètres avalés dans la nuit chaude et blanche de poussière, nous débarquions, vers minuit, dans la célèbre demeure du chemin de Paradis. Maurras, balançant une grosse lanterne, nous conduisit aussitôt dans la salle à manger, au milieu des rires et des cris d'appétit des enfants bien réveillés.



Une jeune dame de beaucoup d'esprit a défini ainsi Maurras : « Un maître de maison ». Ce grand politique, ce poète admirable, ce redresseur de l'ordre français s'entend comme personne à régaler ses amis. Son hospitalité fastueuse avait combiné, ce soir-là, un festin de Pantagruel ou de Gamache, lequel commençait par une bouillabaisse classique, exhaussée de la « rouille » traditionnelle, qui met la soupe de soleil à la puissance 2 ; se continuait par des soles « bonne femme » et des loups grillés ; atteignait au grandiose et au sublime avec un plat d'une douzaine de perdreaux de Provence, demeurés tièdes et dorés, sur des « lèches » de pain, comme on ne les obtient que dans la vallée du Rhône – pardonne-moi, ô Bresse – et arrivés à la consistance du baba. Chaque enfant mangea son perdreau. Celui qui écrit ceci, comme disait Hugo, mangea deux perdreaux, pécaïre, toute une sole, le tiers de la bouillabaisse, et le reste à l'avenant, suivi de près par Jacques Bainville, romancier, journaliste, historien et financier des plus gourmands.

Maurras ne cessait de nous encourager et de nous verser à boire, car j'aime autant vous dire tout de suite que sa cave est à la hauteur de sa table et qu'il est un des très rares amphitryons de France sachant vider, dans les grands verres, quelques bouteilles de vin du Rhône. Il nous en ouvrit, cette nuit-là, de prodigieuses. La conversation roula sur la poésie, le langage et la Provence, dans une atmosphère à la Platon. Les enfants, gonflés de nourriture et de sommeil, étaient allés se coucher, bien entendu, et dormirent douze heures d'affilée.



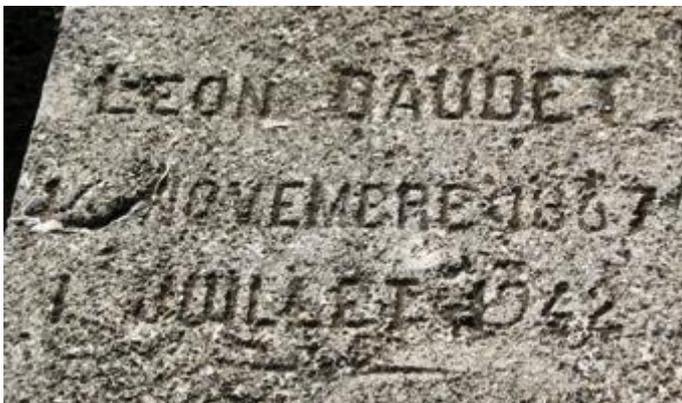
Le lendemain, Maurras nous emmenait tous faire quelque deux cents kilomètres en automobile dans cette région enchantée qui est entre les Alpes et la mer, où l'on ne peut faire dix pas sans rencontrer un grand souvenir, un vers de Mistral, ou une belle fille élancée, au teint mat et aux yeux noirs. Ainsi passaient et couraient les douces heures claires de l'amitié et de la fantaisie. Ne croyez pas ceux qui vous diront que les gens d'A.F. sont des censeurs ou docteurs moroses ; ou qu'ils ont mauvais caractère. Depuis vingt-trois ans que je vois quotidiennement Maurras, je n'ai cessé de découvrir de nouvelles raisons de l'admirer et de l'aimer. ...

De ce dispensateur de lumière, la grande caractéristique, la « dominante », comme disait mon père, est la bonté. A toute heure, en toutes circonstances, l'ami de Maurras peut compter sur Maurras, son temps, cependant si précieux, sa peine, son intrépidité. Menacés de mort, l'un et l'autre, pendant des années, par les influences allemandes de la police politique républicaine, - qui comprit, dès 1911, l'importance de la partie engagée- nous n'avons échappé jusqu'à présent à cette conjuration criminelle que par la grande question de la Sûreté Générale : « lequel des deux ? »

Or, pendant ce jeu alterné, Maurras n'a jamais cessé de chercher à dériver le risque sur lui. Mais ceci n'est rien. Sur ce bras fort et le seul capable de soutenir l'Europe défaillante, je me suis appuyé, le dimanche 25 novembre 1923, date fatale, devant le corps de mon petit Philippe, lâchement assassiné par la police, à l'âge de quatorze ans et demi. Sans rien nous dire autrement que par l'échange de regards, nous scellâmes, en ce jour et à cette heure, un serment qui sera tenu. »



En juillet 1942, lorsque Daudet mourut, dans le cimetière de Saint Rémy de Provence, Maurras, « fit à son ami, à son frère, des adieux pathétiques, le tutoyant pour la première fois... » (Henri Massis). Quel déchirement ce dût être pour lui de voir partir un ami à la fois si proche et si différent ! Cela au moment de la défaite et de l'occupation d'une France qu'ils avaient si passionnément aimée, et pour laquelle, avant cette guerre comme avant la précédente, ils avaient donné ensemble les avertissements nécessaires contre l'Allemagne.



Les livres, les articles, les enregistrements sonores mêmes, attestent de cette clairvoyance. Ainsi, Léon Daudet écrivait dès 1934 :

« La motorisation et l'aviation joueront le premier rôle dans la guerre de demain. La guerre motorisée portera forcément ses ravages dans l'intérieur du pays sur une assez grande profondeur. Les Allemands chercheront à gagner la mer pour tenir l'Angleterre en respect, soit par la vallée de la Somme, soit par celle de la Loire. Il est certain que l'Allemagne ne saurait, même avec le concours de l'Italie, soutenir une lutte contre la France, l'Angleterre et les Etats-Unis. »

Mais, il tenait la défaite finale de l'Allemagne comme inévitable : « Le propre du dictateur c'est de s'aveugler sur ses succès et du fait de ses succès. C'est alors qu'on croit dominer qu'on ne domine plus son propre destin. »

Daudet clôt ainsi son livre sur Maurras : « **Je crois aux intentions, non seulement de la Providence, mais aussi de la nature organique, intellectuelle, sociale et politique, qui n'administre pas une personnalité marquante de telle et telle manière sans une raison, sans un but. Chaque grand homme a sa mission ici-bas.** »



IV

16 novembre : Naissance de Léon Daudet, mort de Charles Maurras.

1867 : Naissance de Léon Daudet.



Comment mieux l'évoquer qu'en mettant en exergue son *extra-ordinaire* amitié avec Charles Maurras, et les raisons profondes de cette amitié. C'est Henri Massis qui nous les donne, dans son très intéressant Maurras et notre temps: cette amitié littéralement exceptionnelle a bien été l'essentiel de sa vie ! :

".....Le tempérament de Léon Daudet exigeait une entière liberté. C'est parce que l'Action Française la lui a donnée, cette liberté, que Daudet a pu développer tous ses dons, toutes les puissances de sa nature. Les richesses, les infinies curiosités de cet esprit si ample dans ses profondeurs, tout ce qu'il y avait en lui de vivant et de fort, l'Action Française a su l'intégrer, s'en accroître. "Si nous n'avions pas Daudet, nous serions un journal de professeurs !" disait Maurras. L'amitié de Léon Daudet et de Charles Maurras avait accompli ce miracle, et si l'on songe que ces deux personnalités si entières étaient loin de coïncider en tous points, il y eut là une sorte de merveille ! Rien jamais ne détendit ces liens; les épreuves ne firent que renforcer leur amitié en la sublimant.



"Je ne me suis jamais disputé une seule fois en vingt ans avec Maurras", disait Léon Daudet avec une fierté où il y avait du bonheur. Et à Saint-Rémy-de-Provence, sur la tombe de son ami, Maurras nous a livré leur secret : "Notre amitié, dit-il, avait à sa base un respect profond, le respect de nos différences de goût, de caractères, le respect de nos raisons d'être où chacun avait besoin de se complaire et d'aboutir".

Quand, le 21 mars 1908, Maurras et Daudet s'attelèrent ensemble au journal, les bonnes langues leur donnaient de trois à six mois de cohabitation possible; elle devait durer plus de trente ans, et la mort seule les sépara. Leur accord parfait tenait au plus vif de leurs esprits et de leurs âmes . Au terme du voyage, quand détaché de presque tout, le regard déjà fixé sur le visage d'un autre monde, Daudet songeait aux seules choses qui lui importassent encore, il les ramassait toutes en ce trait suprême : "Ma prière du soir... et ma vie pour Charles Maurras !"



Il y avait chez Léon Daudet, sous la spontanéité de ses mouvements, la vivacité de ses appétits, une aspiration non moins instinctive à l'harmonie, à l'équilibre, à l'ordre, un désir de perfection humaine qui, chez lui, prenait sa forme dans l'image qu'il se faisait de l'artiste supérieur, de l'homme de génie, et Maurras, à ses yeux était de ces hommes là. Leurs esprits se rejoignaient, en dépit des différences, dans ce quelque chose d'organisé qui est au fond des grandes constructions de la logique et de la raison. Tout, au reste, chez Léon Daudet tendait à la synthèse, jusqu'à ce sens du surnaturel si puissant en lui, et qu'il ne faut pas confondre avec l'illimité. S'il avait soif d'infini dans la pensée, le précis, le concret le réel, l'attiraient invinciblement. Oui, ce visionnaire possédait le "sens synthétique" par excellence. Tous les appoints de la connaissance et de l'expérience nourrissaient ses visions, mais rien ne lui faisait tant horreur que le rêve vide, inorganique par essence. L' "universel créé", c'était sa pâture, à lui Daudet - mais seul l'ordre le divinise qui permet à la liberté intérieure d'y atteindre et d'étendre son champ.

Voilà ce que Maurras lui avait fait redécouvrir, et sa rencontre avait été pour lui une illumination de tout l'être. "Quel homme !" s'écriait Daudet au spectacle que, rien qu'en vivant, Maurras lui offrait. Et je ne sais pas de plus belle définition de Maurras, fils du Stagirite, que celle où Daudet le nomme : "stratège de l'esprit, battant toutes les places rétives, avec l'aide de Minerve, et les forçant par les mots".

La devise personnelle de Daudet était *Qui n'a pas lutté n'a pas vécu !*

1952 : Mort de Charles Maurras.



A sa table de travail, dans les locaux de l'Action française

Jean Paulhan a publié un beau texte sur Maurras, que Pierre Boutang évoque et reprend ainsi

:

".....Il est bon que Paulhan, plus qu'aucun autre, ait contribué à donner un nom à ce livre, à indiquer l'absence originelle d'écart entre la pensée, la vie et l'œuvre, chez Maurras; cela précisément par une lettre où il énumérait trois sortes de reconnaissance « que tout homme de pensée nourrit aujourd'hui à son égard ». Nourrit ? Devrait nourrir, et les voici : « L'extrême noblesse et pureté de sa vie, sa vertu dans le sens le plus fort du terme »; ensuite l'affirmation, par « cet écrivain farouche », de « la place apparemment modeste qu'a l'intelligence dans la société – et qu'à vouloir diriger le monde, un auteur perd la grande part de sa dignité »; enfin, et ensemble, « qu'il appartient à cet auteur de connaître la vérité et de la dire... A partir de quoi ses pouvoirs sont sans limites ».



Jean Paulhan, en 1954

Au-delà de ces trois titres à la reconnaissance de tels « hommes de pensée », dont les deux derniers renvoient au livre décisif pour notre époque, *l'Avenir de l'Intelligence* – décisif pour la spéculation de notre siècle – Paulhan ajoutait un étrange pouvoir, « une sagesse plus grande et plus héroïque, qui maintient à tous risques celle de nos vérités sociales qui risque d'être négligée : Charles Maurras n'a cessé de nous rappeler, contre la mode, contre les puissances d'argent et les facilités de tout ordre (1), que nous nous trouvions être Français, et que ce n'était qu'à force d'amour pour elle que nous pouvions rendre la France – admirable, il se peut; supportable en tout cas. Nous lui devons tous d'être meilleurs que nous ne méritons d'être.»

(Pierre BOUTANG, "**Maurras, la destinée et l'œuvre**", PLON, 1984)



Et Léon Daudet, lors de la réunion d'hommage national à Charles Maurras (tenue à Paris le 8 juillet 1937, au Vel d'Hiv, après la sortie de prison de Maurras) a prononcé le bel hommage suivant :

"...Vous avez entendu ce soir bien des chefs de partis différents s'associer dans la reconnaissance que le pays doit à Charles Maurras. Je l'aime fraternellement, vous le savez; je l'aime fraternellement d'abord pour les immenses qualités de sensibilité, de finesse qui sont en lui. Et puis parce que.... il est pour moi le symbole de mon pays. Je crois fermement, et je vous le dis avec tristesse et sincérité, dépouillé, croyez-moi, de tout esprit partisan, je crois fermement que la France dans la situation où elle est ne peut être sauvée des dangers qui la menacent, et qui sont pires qu'en 1914, que par le fait que Maurras soit au pouvoir.

Je ne parle pas, je vous le répète, en partisan. Ma conviction, puisée dans l'Histoire, est ce qui fait que je me suis donné à Maurras - et sachez bien que je ne me suis donné à aucune autre personne vivante que lui , parce que je me fiche à peu près de tout.....

Je me fiche de tout le monde, comme je me fiche de toutes les dignités, comme je me fiche de tous les honneurs. Je tiens cette indifférence de mon père, Alphonse Daudet, qui ne voulut jamais être de rien, et comme Alphonse Daudet je considère ceux qu'on appelle les puissants de l'heure comme des impuissants de la nuit !

Je me fiche de tout, sauf de ma Patrie. Mais lui, Maurras, représente la Patrie, et c'est pour cela que je me suis donné à lui. Il est un autre grand citoyen, malheureusement disparu, dont la figure doit être ici évoquée en ce jour de grande clarté et de grande union française, vous l'avez déjà nommé, c'est l'irremplaçable Jacques Bainville.



Pendant trente ans, à la même table, j'ai travaillé en face de lui, et j'ai vu se lever dans son esprit lumineux cette connaissance profonde de l'Histoire de France qui l'a élevé à un sommet où seul Fustel de Coulanges a atteint.

Je crois en mon Pays. En vous voyant ce soir, et en sentant -comme ceux qui ont l'habitude des grandes réunions- le sentiment puissant qui vous anime, hommes de France, car lorsque les autres sont petits, vous restez grands,et c'est bien là une qualité française; en vous voyant, vous, public "de masses", pour le coup, mais "de masses" non étrangères, et "de masses" profondément civilisées, je me suis dit que l'heure de la délivrance était proche.

L'artisan de cette délivrance il est ici : c'est Maurras.

Vous êtes bien fatigués de discours, et je ne veux pas vous en faire un, mais je mettrai la fin de cette réunion sous la bénédiction d'un homme qui a formé l'esprit de Maurras, et qui aimait Maurras non seulement comme son héritier, mais comme son fils, je veux dire de Frédéric Mistral. Les vers de lui que je vais vous lire, et même vous chanter, ont trait au fondateur du félibrige, c'est-à-dire de la renaissance du provençal, mais le dernier a trait à l'oeuvre de mon frère de coeur et de travail qui est ici à côté de moi, et il en est en quelque sorte la prévision :

"Sont morts les beaux diseurs,

"Sont morts les bâtisseurs,

"Mais le temple est bâti....."

